

**L'HERBIER AN/ARCHIVE :  
RÉFLEXIONS SUR L'IMMERSION D'UNE ARCHIVE TERRITORIALE**

Hubert Alain

Université de Montréal

**Résumé :** *Cet essai s'intéresse à la relation entre archive et territoire. J'y relate un séjour de recherche dans le Nitassinan de Pessamit, un territoire reconfiguré dans les années 1960 par le développement d'infrastructures extractives, telles qu'un complexe hydroélectrique et des projets miniers. Tout en engageant ce territoire comme une archive, soit comme un répertoire des hybridations technoécologiques laissées par ces projets, j'ai conçu, lors de mon passage en ces lieux, un herbier an/archivistique. Ce répertoire de mes interactions avec l'archive territoriale embrouille délibérément les traces du colonialisme de peuplement québécois. Dans cet essai réflexif et critique, je présente cette démarche et son an/archive floristique afin de suggérer que l'archive territoriale constitue une technique de gouvernance coloniale, reposant sur des mécanismes extractifs et infrastructurels. Il s'en suit qu'une méthodologie an/archivistique travaille à rendre visible ces modalités tout en créant un espace dans lequel y réclamer des alternatives. Des perspectives tirées des théories des infrastructures, du décolonialisme et des approches queer alimentent cette réflexion.*

*Mots-clés : archive ; territoire ; décolonialisme ; infrastructure ; extractivisme ; nouveau matérialisme ; queer ; analyse critique ; recherche-crédation ; réflexivité*

*Abstract: This essay focuses on the relationship between archive and territory. I relate a research stay in the Nitassinan of Pessamit, a territory reconfigured in the 1960s by*

COMMposite, 23(1), 2023

*the development of extractive infrastructures, such as a hydroelectric complex and mining projects. While engaging this territory as an archive, that is to say as a repertoire of techno-ecological hybridizations left by these projects, I made, during my passage in these places, an an/archivistic herbarium. This repertoire of my interactions with the territorial archive deliberately blurs the traces of Quebec’s settler colonialism. In this reflexive and critical essay, I present this process and its floristic an/archive in order to suggest that the territorial archive constitutes a technique of colonial governance, based on extractive and infrastructural mechanisms. It follows that an an/archival methodology works to make these modalities visible while creating a space in which to claim alternatives. Perspectives from infrastructure theory, decolonialism and queer approaches inform this reflection.*

*Keywords: archive; territory; decolonialism; infrastructure; extractivism; new materialism; queer ; critical analysis; research-creation; reflexivity*

**I. La route (bouquet rouge ; *epilobium angustifolium*) : archiver un territoire**

« Any dirt road out of the wilderness of my body is so ridden with potholes it is undrivable » (Belcourt, 2020).

La journée est ponctuée par les arrêts aux stations-service. Outre ces quelques repères d’essence et de toilettes, il n’y a, entre mon partenaire et moi, que la longueur d’une route qui se répète sans cesse, du sud de la juridiction provinciale du Québec à sa rencontre avec celle du Labrador, au nord du 52<sup>e</sup> parallèle. La route 389 donne parfois l’impression de se caractériser par les absences qu’elle convoque : il n’y a ni maison, ni aménagement, ni service cellulaire ; souvent, il n’y a pas d’autres véhicules que le nôtre, particulièrement lorsque nous atteignons le kilomètre 216, où l’asphalte laisse place au gravier ; nous sommes seuls dans des taïgas de boue et de nids-de-poule qui se colligent à nos corps incertains. Bien qu’on la longe continuellement, la rivière Manikuakanishtik<sup>u</sup> (Manicouagan) demeure imperceptible depuis notre véhicule ; malgré le remodelage radical qui lui fut imposé dans les années 1960, par l’ambition de se faire « maître chez nous » en un territoire habité et vécu, Nitassinan de Pessamiulnuat (Gagnon et coll., 2021), elle cache ses cicatrices derrière une toile dense. À un certain point, je constate que si nous conduisons une route d’absences, elles nous mènent néanmoins dans une relation de dépendance particulière : c’est parce qu’il y a routes, pétrole, pylône, asphalte, gravier, et chantiers que nous pouvons nous avancer dans ce territoire ; son accessibilité actuelle est tributaire de transformations technologiques et écologiques radicales. Quelque part entre le kilomètre 144 et 150, je

m’arrête cueillir une tige d’épilobe à feuille étroite, surnommé bouquet rouge, une fleur qui abonde dans les accotements de la 389 (figure 1) et qui est réputée pour proliférer dans les environnements en régénération (Flore du Québec, 2006). L’épilobe témoigne des hybridations technoécologiques par lesquelles on compose, dans son actualité coloniale, le nord du Québec.



Figure 1 :Bouquet rouge ; *epilobium angustifolium* |  
[herbier et collage numérique].

En me déplaçant dans le territoire, Nitassinan de Pessamit, j’ai rencontré d’innombrables croisements entre écologies et technologies, par exemple, entre installations énergétiques et déplacements, entre reconfigurations environnementales et aménagements productifs et entre paysages forestiers et chantiers. Je me suis ainsi retrouvé immergé dans une manifestation de ce que Donna Haraway (2012, p. 164-165) appelle l’artefactualisme de la nature, une production particulière des corps, des terres et des entités (humain.es comme non-humain.es) hybridant nature et technologie à des fins de circulations



Figure 2: Bouquet rouge ; *epilobium angustifolium* // [herbier et collage numérique].

marchandes et de maintien des régimes de pouvoir qui les gouvernent. La route 389 peut ainsi être comprise comme un artefact de maintien des structures coloniales (Wolfe, 2006). Dans un tel environnement, il n’y a plus d’opposition entre pratiques écologiques ou technologiques, mais plutôt, suivant Tim Ingold (2000), différentes manières de pratiquer un milieu de l’intérieur, participant ainsi à sa composition par le biais de diverses formes d’inscription qui font du territoire une archive (Van Wyck, 2010 ; Parikka, 2015). L’emprise de cet « impitoyable » artefactualisme (Haraway, p.167) n’est toutefois pas

totale puisqu’il s’y déploie une diversité d’arrangements et de rencontres contingentes entre les corps, les terres et les entités par lesquels son régime est continuellement renégocié. Comment, donc, emprunter une route à la recherche de telles contingences ? Comment s’immerger dans un territoire sans réitérer ou devenir complice des régimes qui le produisent ? Peut-être l’épilobe cueilli lors de mon passage est-il une trace à la fois du régime artefactuel imposé au Nitassinan de Pessamit et des potentielles

contingences de sa réactualisation décoloniale, mais, le jour de ma montée vers le nord, je la vois surtout comme une trace de mon passage nerveux en ses lieux (figure 2).

Dans le cadre d’un séjour de recherche dans ce territoire, j’ai visité plusieurs lieux touchés par le développement d’infrastructures extractives entrepris dans les années 1960 (le complexe Manic-Outardes et les projets miniers de Québec Cartier), ayant entraîné, entre autres, le détournement de deux rivières, la construction d’une route, l’inondation d’une superficie d’environ 37 000 km<sup>2</sup> et la migration massive de travailleur·es (Cultures et Communications Québec, 2013). En m’immergeant dans ces lieux, j’ai essayé de repérer des traces et des indices témoignant des transformations technoécologiques laissées par ces projets, tout en demeurant conscient des nombreuses absences impossibles à repérer lors de mon passage, mais participant tout de même à ces hybridations. J’ai approché ce territoire comme une archive, soit comme un répertoire de traces cryptiques, de fuites, et de mémoires partiellement lisibles, suivant les travaux de Peter Van Wyck (2010), Macarena Gómez-Barris (2017) et Jussi Parikka (2015). Au fil de mes déambulations, j’ai compris qu’afin d’engager mon immersion dans cette archive avec une sensibilité envers la manière dont ma pratique et ses gestes participaient à leur tour à la composition du territoire, il me faudrait en an/archiver<sup>1</sup> quelque chose.

---

<sup>1</sup> Derrida définit l’an/archive comme la compulsion qui nous ramène sans cesse vers l’archive pour réactualiser ses traces (1995, p. 142) tout en semant le désordre dans la maison des archontes — le domaine des autorités qui la gouverne. L’an/archive est une pratique hybride, dynamique et relationnelle ; elle prend forme dans des rencontres affectives entre chercheur·es, matériaux et autres

En fabriquant un herbier de mes visites, j’ai créé un répertoire de mes interactions avec le territoire et ses hybridations. Cette pratique m’a permis de travailler avec des traces du colonialisme de peuplement québécois depuis une posture à la fois incertaine et engagée — celle d’un québécois, blanc et queer,<sup>2</sup> éduqué comme le sujet d’une nation imaginée par le biais de la transformation radicale de terres usurpées. Si cette intersection est inconfortable, mon expérience queer passe entre autres par un refus de prendre part à l’impératif de reproduction sociale (Morgensen, 2011) porté par cette mythologie nationale (Perron, 2006), une orientation qui m’amène à engager le Nitassinan de Pessamit dans l’optique d’une alliance potentielle. Ma démarche est en ce sens animée par l’intuition que rendre visibles les traces des hybridations technoécologiques du colonialisme de peuplement participe à sa façon à la composition

---

entités, multipliant ainsi les possibilités ouvertes par un processus de recherche (Colmenares et Kamrass, 2019 ; Thain, 2018). L’an/archive est également une contre-archive, un répertoire désordonné d’inscriptions irrécupérables, de textes éphémères et de documents inintelligibles (Halberstam 2020, p.29). Dans toutes ces interprétations, l’an/archive détruit des ordres pour laisser d’autres mondes prendre forme.

<sup>2</sup> Suivant Scott Morgensen, une posture de recherche queer ne peut faire l’économie de ses intersections avec le colonialisme de peuplement. Morgensen revendique une critique queer examine les conditions matérielles de son incarnation dans des régimes coloniaux :

I understand queer to be a location constituted by white-supremacist settler colonialism that will be unascertainable until this condition is explained. [...] The problem is not that white, class-privileged, national inheritors of settler colonialism have been central to queer accounts. The problem is that all conclusions drawn from such accounts fail to explain not only all who are excluded from them but also all who are included: because the only possible explanation of queerness under white-supremacist settler colonialism is one that also interrogates that condition. Queer studies must examine settler colonialism as a condition of its own work. A queer critique of location, temporality, or belonging that naturalizes its relationship to settler colonialism no longer will be considered transgressive (Morgensen, 2011, p.51-52).



Figure 3 : Bouquet rouge ; *epilobium angustifolium* III  
[herbier et collage numérique].

de ce que Sarah Hunt et Cindy Holmes (2015, p.154) nomment une « géographie intime d’alliances décoloniales ». Pour ce faire, j’inscris, avec les espèces collectées, des fragments d’archive institutionnelle recueillis dans les collections nationales<sup>3</sup>, tout en déconstruisant les codes esthétiques de l’herbier floristique, lui-même une forme d’archive. Alors que la cueillette d’espèces florales m’a permis d’arrêter mon expérience d’immersion territoriale en l’associant à des inscriptions végétales, leur décomposition numérique, via des collages an/archivistiques en couches multiples,

cherche à désarticuler les savoirs coloniaux en insufflant des fuites et des gestes étrangers à de tels ordres. Cette décomposition progressive des planches d’herbiers ne cherche donc pas tant à dévoiler ce qui se cache derrière les traces territoriales

---

<sup>3</sup> Les fonds suivants ont été consultés au centre d’archives régionales de Sept-Îles (BaNQ) : Fonds du ministère des Terres et des forêts, Fonds compagnie minière Québec Cartier, Fonds Éveline Bignell, Fonds Sept-Îles Photo Ltée et Fonds Cercle de presse de Sept-Îles.

recueillies qu’à délibérément embrouiller le régime archivistique du colonialisme de peuplement (figure 3).

Dans cet essai, je poursuis ma réflexion autour de la notion d’archive territoriale et de ses relations au colonialisme, tels qu’an/archivées lors de mon séjour dans le Nitassinan de Pessamit. Je présente trois autres planches d’herbiers s’arrêtant chacune sur un lieu distinct de cette archive : le rivage du réservoir de Manic-5 (section II), l’ancien site de la ville minière de Gagnon (section III) et le sol déboisé des lignes de transports électriques (section IV). Je propose, au fil de mes réflexions sur cette démarche que l’archive territoriale est une technique de pouvoir colonial, participant à modeler des terres, des corps et des entités de manière qu’ils correspondent aux paramètres de ses régimes. Il s’en suit qu’une méthodologie an/archivistique travaille à rendre visible les modalités de cette technique telles que, comme le démontrent les sections suivantes, l’extractivisme (section II) et l’infrastructure (section III), tout en créant un espace dans lequel imaginer et réclamer des alternatives à ses régimes, comme des futures queers et décoloniaux (section IV).

## **II. le réservoir (probablement *carex* ; *uipitakashk* ou *matshi-mashkushu*) : retracer une archive, entre traces et extractions**

Quelques traces des inondations massives peuvent être observées sur le rivage du réservoir : des troncs d’arbres desséchés, l’érosion accentuées des falaises et des

rochers qui semblent avoir été façonnés par le courant d’une rivière qui ne coule plus par ici. J’y aperçois également quelques installations abandonnées ; d’anciennes cabanes de pêcheurs dans lesquels reposent quelques outils de cuisines brisés, des chaises renversées et des panneaux de coroplaste déchirés, sur lesquels perdurent textes et photographies. Ces traces demeurent toutefois indécryptables pour les témoins qui visitent ces lieux. Si elles renvoient aux multiples passés du réservoir, elles s’embrouillent à ses agitations actuelles ; elles se faufilent entre les bourdonnements des quatre-roues ; elles s’emportent dans les vagues vigoureuses du grand lac artificiel ;

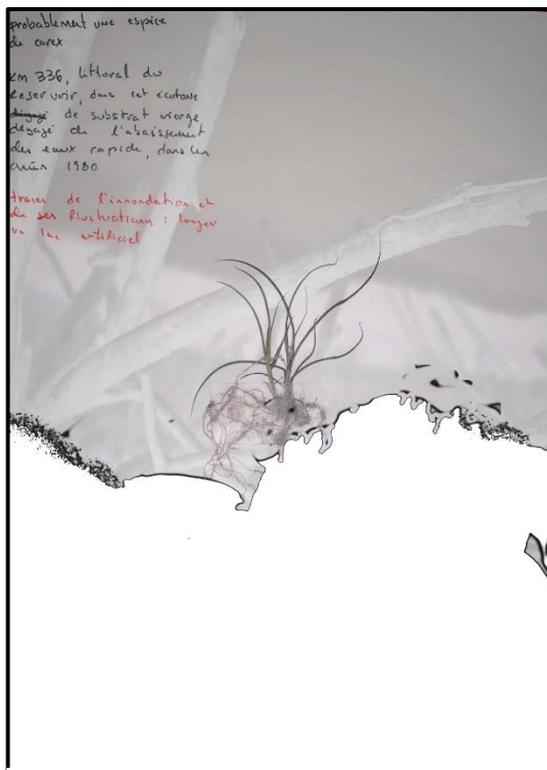


Figure 4 : Probablement du carex ; uipitakashk<sup>u</sup> ou matshi-mashkushu I [herbier et collage numérique].

elles échappent à mon attention, recaptée par l’enthousiasme des amateur·trices de plein air qui prennent le large, armées de kayaks et assoiffées d’endorphine. Lors de ma dernière promenade longeant le réservoir, j’ai cueilli une trace plutôt anodine, une herbacée coincée entre les branches et les rochers qui longent cette étendue d’eau (figure 4). Je réalise au retour que comme mes connaissances en biologie sont limitées, je ne pourrai probablement pas identifier cette herbacée, au-delà de sa potentielle appartenance à la grande famille des carex, composée de 1950 espèces aux

caractéristiques qui m’apparaissent tout autant similaires les unes que les autres. La section « Plantes » du Dictionnaire Innu-Aimun (S.D.) raffine toutefois les options d’identification : uipitakashk<sup>u</sup> et matshi-mashkushu, « une sorte de plante herbacée (non identifiée) ». En refusant ainsi une identification catégorique à la plante cueillie, j’ai l’impression d’effleurer quelque chose de propre aux traces amalgamées qui composent le réservoir du barrage Manic-5 ; une résistance à se prêter au jeu des lectures transparentes et des classifications catégoriques.

Face à tel amalgame de traces, il semble que le territoire se compose de mémoires ancrées dans des lieux et dans ses matières ; l’histoire de ses événements n’est pas symboliquement portée par ses configurations, mais bien enracinée, une composante charnière de ses espaces. Contrairement aux monuments historiques, qui projettent l’événement et son histoire dans les traces d’un passé selon les préoccupations du présent (Panofsky, résumé dans Young, 2017, p.243), l’histoire d’un territoire prend forme dans de tels lieux de mémoires, dans la présence spectrale et cryptique de la trace, une persistance matérielle et affective de la mémoire (Van Wyck, 2010, p.35). C’est en ce sens que le réservoir de Manic-5, ses rivières et ses rivages peuvent être compris comme une archive territoriale. Plusieurs chercheur·es suggèrent en effet que les rivières et l’eau ont une forme de mémoire. Elles se souviendraient par exemple des manières par lesquelles les nations ont tenté de s’adapter à leurs flots (Biro, 2013; Castonguay 2017), des façons par lesquelles des communautés pratiquent leurs configurations (Krause, 2016) et de leurs compositions géographiques d’origine, et ce

malgré les nombreuses reconfigurations auxquelles on les expose (Lyons, 2018 ; Neimanis 2014 ; Boon et al., 2018). Dans les travaux de Gómez-Barris (2017), par exemple, la rivière Yuma (Madgalena) en Colombie, également reconfigurée par l’implantation d’un complexe hydroélectrique, est pensée comme un répertoire des traces et des marques laissées par ce dernier : « the river possesses its own form of memory, as a witness to the dialectic between life and death of damming, as weighing in on the contradictions between converting value and devaluing, and as a source of flow that energizes against its own erasure (Gómez-Barris, 2017, p. 95). » D’une manière similaire, les travaux de Van Wyck (2010) abordent le fleuve Mackenzie, sur lequel circulait l’uranium extrait du Nord canadien et utilisé dans la confection des bombes atomiques lancées sur Hiroshima et Nagasaki en 1945, comme une archive-autoroute, composée matériellement de traces cryptiques, de résidus et de fuites connectant une série de lieux et d’événements.

Si cette compréhension du territoire comme une archive composée de traces permet certainement d’engager le réservoir de Manic-5 et ses rivages dans leur caractère mémoriel, peut-elle également rendre compte des relations de pouvoir par lesquels on archive un territoire ? Dans leurs travaux, Justine Gagnon et Caroline Desbiens soulignent que l’inondation du Nitassinan de Pessamit : « functions as a multiform process of erasure; the creation of large reservoirs submerged significant portions of the Innu’s lands, but the building of a national narrative—rooted in a colonial representation of space as terra nullius—also contributed to the invisibilising of the

Pessamiulnuat’s cultural heritage » (2018, p. 40). Ceci est une composante clé du caractère archivistique du réservoir, puisqu’il n’y a pas d’archive sans effacement, ni sans contrôle, ni sans extraction. Dans une conception foucauldienne, l’archive est l’ensemble des connaissances gouvernant la vie contemporaine, matériellement incarnée dans des réseaux d’objets, entre autres technologiques et écologiques (Parikka, 2015, p.2). L’archive, toujours suivant Foucault (1969), n’est donc pas la somme des textes d’une culture ni une institution de la mémoire, mais plutôt le système hétérogène des énoncés (connaissances, idées, concepts, etc.) matérialisés en structures de gouvernance. Suivant cette interprétation, Jussi Parikka (2015) réclame une archéologie des médias qui engage les strates géologiques et leurs territoires en tant qu’archive, non pas en tant que registre de mémoires ou de données, mais de matérialités en lesquelles s’incarnent des formes de pouvoir spécifiques (Parikka, 2015, p.41-42). En ce sens, les routes qui mènent au réservoir, les accès limités à ses berges et même les réserves écologiques assurant le contrôle de ses territoires environnants s’avèrent des énoncés matérialisés de façon à gouverner l’archive territoriale de Manic-5 et du Nitassinan de Pessamit.

Dans cette écologie de l’archive, le document tient un rôle clé au maintien d’une telle gouvernance. En tant que technique d’extraction de savoirs et de mémoires (Joffre-Eichhorn, 2019), le document colonial résulte d’un extractivisme épistémique. Dans les mots de Boaventura de Sousa Santos:

the modern archive is the official cartographer of the abyssal line. The other side of the line—colonial societies and sociabilities—is registered in the archive through a double negation: first, by negating the colonial criterion that erased as absences, irrelevancies, and invisibilities everything that might denounce the abyssal character of the metropolitan society and sociability; second, by negating the colonial domination that made possible the extraction of what is registered. Whatever the mode of selection, what is not selected by the archive is nonetheless constitutive of what is selected. What is not selected is not just knowledges but also times, rhythms, chronologies, sequences, narratives, spaces, foundational myths, stresses, memories, identities, and representations. The other face of the archive is modern epistemicide and all its historical repercussions (2018, 198).

Les mécanismes extractifs du document et les pouvoirs coloniaux qui y sont associés constituent un principe opérateur de l’archive moderne, transformant radicalement les territoires, les récits et les mémoires en lesquels elle s’invite. Dans le cas qui m’intéresse, plusieurs documents d’archives nationales confirment que bien avant l’inondation du territoire, une entreprise d’extraction des savoirs innus et de leurs données géographiques était mise en œuvre par des institutions gouvernementales. Entre les années 1873 et 1905, par exemple, des arpenteurs documentent dans les moindres détails la rivière Manikuanishtik<sup>4</sup>, ses territoires adjacents et ses différents sites de portage, une entreprise chapeauté par le Département des terres et des forêts du Québec.<sup>4</sup> Une carte du territoire produite en 1913 par cette même institution identifie plusieurs sites de portage et des rivières tributaires par des noms qui semblent avoir été

---

<sup>4</sup> Le Fonds ministère des Terres et Forêts - Archives nationales à Québec, dispose par exemple de plusieurs carnets d’arpentage de la rivière Manikuanishtik<sup>4</sup> et de ses rivières tributaires (Bignell, 1873 ; D’Amours, 1891 ; de Courval, 1905 ; Desmeules, 1889 ; du Tremblay, 1883, et Stein, 1891).

retranscrits de l’innu-aimun par un cartographe francophone (Rinfret, 1913). En consultant cette carte, je suis troublé de constater qu’au confluent du lac Mushaunakan et de la rivière Manikuakanishtik<sup>u</sup> — un site sur lequel repose maintenant le réservoir — le cartographe inscrit : « tombeau de 3 familles Montagnaises, mortes de faim en 1860 » (Rinfret, 1913), soulignant la participation de telles pratiques extractives à la composition des vies autochtones comme des vies « endeuilables » (Butler, 2015). Ces documents confirment ce qu’An Antan Kapeshe décrit dans son essai *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu / Je suis une maudite sauvagesse*, écrit, comme le souligne Naomi Fontaine dans la préface à sa nouvelle traduction (2019), en plein essor de la Révolution tranquille et du nationalisme québécois :

quant aux arpenteurs blancs, il est inutile de rappeler à combien d’années remonte leur venue dans le Nord, plusieurs Indiens les ont vus à leur arrivée, dit mon père. Quand eux sont arrivés ici, l’Indien<sup>5</sup> avait depuis très longtemps fini d’arpenter avec ses jambes tout son territoire et il avait depuis très longtemps, lui le premier, dit comment s’appelleraient, à la grandeur de son territoire, les rivières, les lacs, les montagnes et les ruisseaux. C’est qu’autrefois, l’Indien n’avait pas de terrain de chasse proprement dit, chaque individu allait partout à la grandeur du territoire indien pour chercher de quoi vivre, dit mon père (Antane Kapeshe, 2019 [1975], p.53).

---

<sup>5</sup> Le terme est utilisé par Kapeshe et sa traductrice afin de souligner et de rendre visible le langage ostracisant utilisé par les Blancs à l’époque où cet essai est rédigé. Comme le suggère le titre, Kapeshe tente de retracer et de réclamer, dans de telles appellations, une forme de fierté : « je suis très fière quand, aujourd’hui, je m’entends traiter de Sauvagesse. Quand j’entends le Blanc prononcer ce mot, je comprends qu’il me redit sans cesse que je suis une vraie Indienne et que c’est moi la première à avoir vécu dans la forêt. Or, toute chose qui vit dans la forêt correspond à la vie meilleure. Puisse le Blanc me toujours traiter de Sauvagesse. » (2019 [1975], p.203).

Non seulement le récit nationaliste du développement hydro-électrique québécois repose-t-il sur un procédé multiforme d’effacements de lieux et de mémoires innues, effectué via l’inondation massive du Nitassinan de Pessamit (Gagnon et Desbiens, 2018), mais aussi sur l’extraction préliminaire de savoirs innus – de noms, de mémoires et d’affects relatifs aux lieux inondés – répertoriés progressivement, dès la fin du 19<sup>e</sup> siècle, par les institutions coloniales du Québec et du Canada.

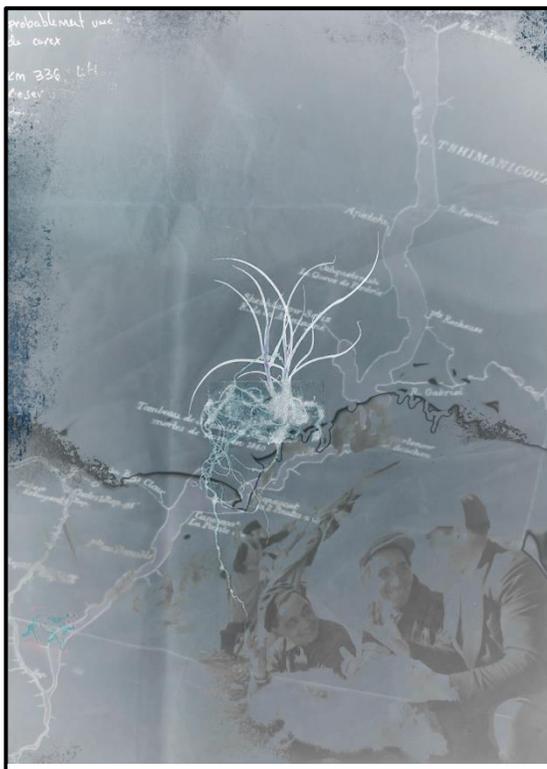


Figure 5 : Probablement du carex ; uipitakashk<sup>u</sup> ou matshi-mashkushu II [herbier et collage numérique].

J’ai juxtaposé, en filigrane de cette planche d’herbier, la carte de Rinfret (1913), entrelacée à d’autres images témoignant du temps précédant les inondations de ce territoire (figure 5). S’il dévoile partiellement la généalogie coloniale que je viens de présenter, cet embrouillement an/archivistique me semble surtout témoigner de mes promenades confuses sur ce littoral, lors desquelles j’étais partagé entre les traces disparues et celles repêchées, habité par l’étrange impression de marcher en un territoire conçu d’extractions et d’effacements, reconfiguré pour un nous

fantasmé.<sup>6</sup> En écho, les promenades de glanage archivistique de Van Wyck sur l’autoroute de l’atome me rappelle qu’il conçoit sa posture comme celle d’un « étranger déconcerté » (*bewildered stranger*), incarné d’une manière ni complètement externe ni complètement interne à l’archive et propulsé dans son parcours entre les traces par l’ambiguïté et l’incertitude (2010, p.5). La trace, comme le rappelle Sybille Krämer (2016, p.177) est un vestige involontaire dont la signifiante ne peut relever que de sa lecture. Or sur l’autoroute de l’atome, comme sur les rivages du réservoir de Manic-5, la trace est aussi une fuite, contaminant continuellement les corps qui s’aventurent en ses lieux et les témoins qui s’acharnent à sa lecture, une transmission sans sens, une mémoire destructrice plutôt qu’extractible. Van Wyck : « I don’t know the extent of memory of the Highway but I do know that the Highway seems to be consuming its own travellers, its witnesses, or in other words the possibility of memory » (2010, p. 158). Que faire d’un témoin contaminé par les mémoires du territoire, complice à la pulvérisation de son histoire, et aux prises avec des traces en fuite constante ? Pour raconter la rivière Manikuakanishtik<sup>u</sup> et ses territoires, peut-être faut-il non seulement envisager l’excavation de ses mémoires, mais aussi laisser filer certaines de ses fuites, jusqu’à se laisser déformer avec elles.

---

<sup>6</sup> La chercheuse en littérature Dominique Perron (2006) nomme ce nous mythologique : « hydro-qubécois ». En tant qu’archétype de la nouvelle nation, ce personnage est propulsé, par le biais d’un récit euphorisant de désir et de nostalgie, vers un futur d’autonomie énergétique et d’indépendance territoriale.

### **III. la ville enterrée (*water forget-me-not; myosotis scorpioides*) : effacer une archive et son infrastructure**

En explorant le site de l’ancienne ville de Gagnon sur *Google Maps*, je repère un point géolocalisé par un utilisateur intitulé «un plant de Rhubarbe», accompagné de quelques photos de deux personnes avec ledit plant sur ce qui semble être le terrain d’une maison disparue et d’une photo probablement prise des décennies plus tôt, des mêmes personnes plus jeunes et du même plant (Dufour, 2022). La rhubarbe est une plante commune dans les paysages des colonies de peuplement québécoises, une plante qui évoque couramment les souvenirs simples, une bouchée trop sûre ou une tarte réconfortante. Sa présence et sa persistance à la frontière du 52e parallèle témoignent d’hybridations technoécologiques particulières, entraînées par l’archivage de ce territoire. Une fois rendu sur le site de l’ancienne ville, je cherche avec ardeur ce plant, sans savoir si mes tentatives à m’en rapprocher le plus possible sont motivées par quoi que ce soit d’autre qu’un désir de familiarité. Or tous les accès au terrain se sont revégétalisés d’une manière si dense qu’il m’est impossible de suivre le tracé des anciennes routes. Au fil de mes recherches, je croise un panneau d’information qui me rappelle l’histoire du lieu : la ville de Gagnon fut inaugurée en 1959 et habitée par 4500 personnes jusqu’en 1985. Le principal employeur de la ville, Sidbec Normines, cesse soudainement ses activités minières au lac Jeanine en 1984 et le gouvernement du Québec coupe les services de base (hôpitaux, soins, alimentations, énergie), six mois après la fermeture de la mine. La ville est ensuite démolie et les infrastructures enfouies

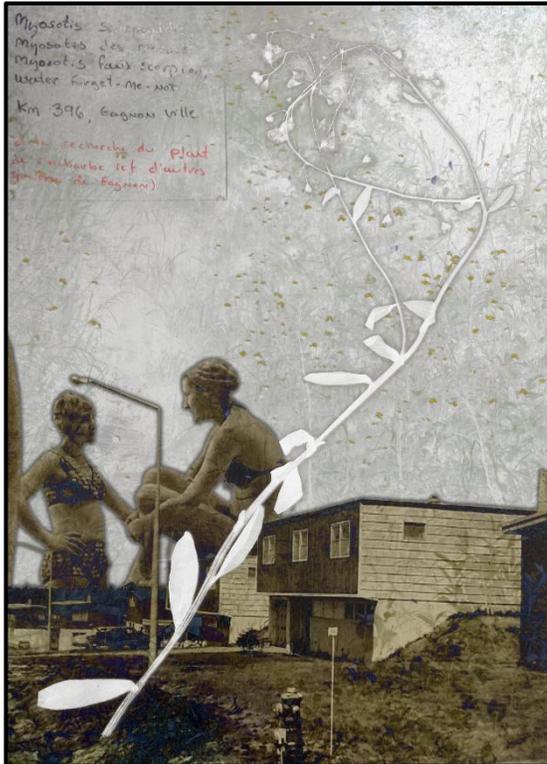


Figure 6 : Water forget-me-not; myosotis scorpiodes I  
[herbier et collage numérique].

sous terre : «vous qui passez par là, fermez les yeux et imaginez nos belles maisons nichées dans ces collines devant vous. [...] Écoutez et revenez vite me dire que tout cela a vraiment existé » (« Ville de Gagnon », S.D.). Sur les rives du lac Barbel, j’abandonne ma recherche du plant de rhubarbe pour y cueillir à la place un myosotis scorpioïde, couramment surnommé, par coïncidence spectrale, «water forget-me-not » (Fleurs du Québec inc., 2022). Sur la planche d’herbier composée à la suite de ma visite, j’inscris en surface de la fleur cueillie, un moment d’intimité entre deux baigneuses gagnonaises (fonds

Compagnie Minière Québec-Cartier [FQC], 1950-1980), souriant contre leur effacement (figure 6).

S’il ne reste presque plus rien de Gagnon — quelques trottoirs, un terre-plein, des canalisations, deux ou trois rues aux plantes qui perforent l’asphalte, quelques tuyaux qui se jonchent contre le sol — ces résidus d’infrastructure inscrivent dans le territoire

ce moment de rupture où des liens se sont dissous subitement. Dans la section précédente, j’ai proposé qu’une archive territoriale, comme celle du Nitassinan de Pessamit, constitue une série d’énoncés extractifs par lesquels se matérialise une gouvernance coloniale de ses terres, des corps qui la composent et des entités qui y habitent. Suivant cet argumentaire, il m’apparaît que l’archive est ainsi prise dans une tension entre des traces qui ramifient sans cesse et des fuites sous-jacentes, maintenant parfois les régimes de ses autorités, racontant parfois autrement les systèmes de relations qui la renouvellent ; elles s’avèrent en ce sens une modalité infrastructurelle d’un territoire. Dans cette section, je poursuis cet argumentaire en m’intéressant à la relation entre les infrastructures détritiques et affectives de Gagnon et l’archive territoriale du Nitassinan de Pessamit.

Une infrastructure est généralement définie comme un ensemble de relations sous-jacentes (Leigh Star, 1999) et comme un système d’objets permettant le mouvement d’autres objets (Larkin, 2013). Ces objets ne sont pas que techniques ou médiatiques, pas seulement centre de données, pipelines ou voies ferrées donc, mais aussi, suivant Lauren Berlant (2011, p.2), sociaux, affectifs et communs, un ensemble de cellules, une idée partagée ou une odeur, par exemple. Au-delà de la technicité du terme, la notion d’infrastructure renvoie à un processus de modélisation des formes sociales (Ruiz, 2021) produisant affectivement le présent (Wilson, 2018) ou, dans les mots de Berlant : « that which binds us to the world in movement and keeps the world practically bound to itself » (2016, p. 394). À la lumière de ces lectures, je souligne

qu’une infrastructure balise et matérialise des relations ; des communautés s’y forment à la fois de manière continue, dans un effort à distinguer corps et objets de leurs récurrentes collisions, et de manière affective où, par exemple, par désir, attraction ou répulsion, on se trouve à la fois brutalement exposé à l’autre et convié dans de potentielles intimités. L’étude des infrastructures consiste en ce sens à étudier des systèmes de maintien, de bris et de transition.

On pourrait bien sûr traiter du développement de la ville de Gagnon et de ses activités d’extractions minières dans le langage gouvernemental du déploiement d’infrastructure critique (Spice, 2018). C’est à la suite d’une période d’exploration du potentiel du minerai de la région que Québec Cartier Mining décide, en 1958, d’aller de l’avant avec l’exploitation des gisements du lac Jeannine et d’ériger, en plus des infrastructures d’exploitation minière, une centrale hydroélectrique sur la rivière Hart-Jaune, un chemin de fer qui relie la mine au sud de la province, une ville minière (Gagnon) et une nouvelle ville portuaire (Port-Cartier). Dès l’année suivante s’enclenchent les travaux de développement de Gagnon ; routes, canalisations, maisons et édifices de différents services publics sont bâtis rapidement, d’ici son incorporation en 1960. Je tire ces informations d’un récit des balbutiements de la transformation de ce territoire en ville minière écrit par un ouvrier ayant participé aux premiers chantiers (Drolet, 1962). Dans ce récit, le caractère technique des infrastructures de Gagnon s’entrelace continuellement à des relations affectives et idéologiques aux opérations en cours. Entre premières extractions des minerais et construction du chemin de fer, Drolet se

remémore par exemple des soirées arrosées dans la cafétéria des chantiers, lors desquels les hommes s’entassaient les uns sur les autres pour assister aux performances d’accordéons de leurs confrères. Vers la fin de son récit, il se confie sur la place des femmes dans cette opération massive de développement infrastructurel, rappelant l’étroite relation entre celle-ci et le régime reproductif de l’hétérosexualité : « s’il me fallait un jour écrire l’histoire de cette ville, c’est auprès des épouses et des mères que je mènerais d’abord mon enquête, car si ce sont des hommes qui ont conçu ce développement minier et ont présidé à la naissance de cette ville, ce sont des femmes qui ont permis sa croissance et y ont créé ce climat social dont vous êtes fiers » (1962, p. N.D.).

Au demeurant, le développement des infrastructures critiques de Gagnon est porté par la promesse d’une modernité technologique et productive, tributaire de relations sociales et affectives par lesquelles se déploie une relation coloniale au territoire. Dans les mots de Spice :

as the “undergirding of modern societies” (Larkin 2013), critical infrastructures are infrastructures of invasion. By facilitating capitalist exchange, reproducing and encouraging new forms of white land ownership, and cementing settler ontologies that naturalize the existence and domination of the nation-state, colonial dispossession travels through infrastructures, as they are used to extend settlements’ reach into Indigenous territories that remain unceded, unsurrendered to the Canadian state, or protected under treaty agreements with Indigenous nations. The settler state is built through a network of infrastructures, which must be normalized and maintained to assert settler jurisdiction toward nation-building projects (2018, p. 45).

En tant qu’infrastructure envahissante, le déploiement des systèmes de relations affectives et sociales de Gagnon s’est fait au détriment des terres, des corps et des entités du Nitassinan de Pessamit. Suivant l’argumentaire de Spice (2018, p.42), la chasse, la pêche, la cueillette, les traversées du territoire et les diverses relations plus qu’humaines que ces pratiques entraînent constituent l’infrastructure critique des Pessamiulnuat, oblitérées afin de maintenir une gouvernance nationaliste et extractiviste de leur territoire.

En ce sens, la dissolution de Gagnon, en 1985, n’est pas le premier bris connu par ce territoire, mais plutôt une rupture qui s’inscrit dans une longue généalogie; celle de chaque acre défriché et asphalté pour accommoder la ville et ses infrastructures, celle de chaque minerai extrait pour assurer une circulation du capital, celle de chaque rivière et chaque cours d’eau aux taux de mercure déstabilisés par les rejets miniers (FQC, 1959-1980). Reprenant l’adage voulant qu’une infrastructure ne devienne visible seulement lorsqu’elle cesse de fonctionner (Leigh Star, 1999), Berlant avance, avec la notion de « pépinfrastructure » (*glitchfrastructure*), que le bris constitue un principe opérateur de l’infrastructure, dévoilant ainsi le caractère disloqué des configurations que des institutions — comme celles de l’état colonial — s’affairent à maintenir. Berlant incite ainsi à engager la notion d’infrastructure comme renvoyant d’abord à un ensemble de dommages de collatéraux. Au même titre que les traces de l’inondation entraînée par la création du réservoir de Manic-5 rendaient visible le rapport extractif

au territoire sur lequel repose les infrastructures hydroélectriques québécoises, les morceaux d’infrastructures ensevelies à Gagnon fracassent à la fois la mémoire d’une communauté éphémère (celle de la ville minière) tout en faisant perdurer les fracas sur laquelle cette dernière reposait. C’est par son caractère fracassant que l’infrastructure produit matériellement des fictions nationales (Barney, 2017), maintenues à coup d’inscriptions géographiques (Ruiz, 2021) et de dommages collatéraux dans les communautés habitant à proximité. Le bris n’est pas qu’un épisode momentané de la panne ou de l’obsolescence des équipements, mais une opération courante de l’infrastructure, indispensable au maintien des régimes qu’elle manœuvre.

Or, au cœur de tels circuits « pépinfrastructurels » prennent forme des relations de soin, de tendresse, d’embarras, de précarité, de vulnérabilité et de désir ; s’immiscer dans les failles d’une « pépinfrastructure » permet également d’imaginer des formes alternatives depuis les fracas (Berlant, 2016, p.396). Ici, les formes se saturent affectivement (Berlant, 2011, p.18), au point où je n’arrive plus à distinguer les deux baigneuses gagnonaises (FQC, 1959-1980) des friches et des détritrus d’infrastructure croisés lors



Figure 7 : *Water forget-me-not; myosotis scorpiodes II*  
[herbier et collage numérique].

de mes déambulations dans l’ancienne ville (figure 7). Peut-être ai-je trouvé chez elles, lors de ma visite du Centre régional d’archives de Sept-Îles, une semaine après mon passage à Gagnon, ce que je cherchais si avidement chez l’imperceptible plant de rhubarbe : l’indice d’un rapport d’intimité au territoire qui s’inscrit en dehors des paramètres normatifs et affectifs de sa gouvernance coloniale. Le fonds Québec Cartier (1959-1980) regorge de documents iconographiques qui racontent la vie d’un nouveau peuplement : les photos d’enfants, de maisons unifamiliales et de mariages

heureux abondent aux côtés de celles des infrastructures extractives, rappelant l’étroite complicité entre les régimes coloniaux et ceux de l’hétérosexualité (Morgensen, 2011). Or ce sourire partagé par deux baigneuses me semble empreint d’autre chose, d’un désir silencieux peut-être, immergé dans la corporalité du plaisir et de ses discrétions. En laissant leurs silhouettes se fondre dans le paysage fracassé de l’ancien site de Gagnon, je me rapproche peut-être de ce que Robb Herhandèz (2015) nomme une analyse détritique queer de l’archive, engageant l’archive dans sa corporalité,

s’infiltrant dans ses processus continus de récollection, de fuite et de dégradation. Que faire des désirs qui perdurent entre les sédiments de l’archive ? Entre friches, détritiques d’infrastructure et documents iconographiques, à Gagnon et à Sept-Îles, je suis frappé du désir d’inscrire autre chose.

#### **IV. le sol des lignes de transport électrique (*bleuets ; innimian*) : an/archiver un territoire**

Comment revenir à la maison quand la maison repose sur une archive de traces troubles ? Où commence et où termine la maison dans les réseaux de connexions coloniales qui saturent d’affects sa dépendance à des territoires, à des matières et à des corps dessaisis ? Dans les jours où s’articulent nos tentatives à revenir, je me suis perdu quelque part entre la saison des bleuets et la lecture de *A History of My Brief Body* de Billy-Ray Belcourt (2020). J’y ai alors constaté que notre expérience queer du Nitassinan de Pessamit ne s’arrête pas à celle d’un amour qui perdure aux kilomètres, mais qu’elle se disperse dans l’ensemble des lieux et des distances auxquels nos corps se colligent. Au fil des collisions — celle des essoufflements de sentiers, celle des peaux à saveur d’insecticide, celle des baisers pluvieux, celle de la boue qui s’infiltré dans nos pores, celle des vêtements qui empestent l’inconfort des forêts — corps et territoires s’enlacent dans les mailles d’une an/archive animée d’espoirs queer et décoloniaux. Si les routes de infrastructures coloniales nous ont souvent imposé leurs directions, les impacts de nos corps-archives aux archives territoriales nous ont gardés en tension avec leurs ordres extractifs, nous guidant plutôt dans des densités sans

direction (Belcourt, 2020, p.127). Au fil des tentatives de retour, les mots de Belcourt m’ont rappelé qu’à travers le queer, nous tissons, depuis de telles archives comme depuis nos maisons, des infrastructures idéationnelles et affectives (Belcourt 2020, p.20), voire des mondes où la joie n’est plus contrainte par leurs inscriptions. Peut-être est-ce ce que j’ai essayé de capter en composant les planches d’herbiers qui accompagnent cet essai, cette pulsion d’archive qui nous mène à : « n’avoir de cesse, interminablement, de chercher l’archive là où, même s’il y en a trop, quelque chose en elle s’anarchive » (Derrida, 1995, p.142). L’an/archive n’est pas que réactualisation des traces : elle est cette pulsion, voire cette pulsation, qui, dans nos corps-archives, se disperse vers des futurs incertains.

« HOPE

The settler state ≠ the world » (Belcourt, 2020, p. 103).

Je clos cet essai à un endroit similaire où je l’ai ouvert, avec une planche d’herbier qui, au sud-est de la rivière Manikuakanishtik<sup>u</sup>, raconte une autre hybridation technoécologique (figure 8). Une amie herboriste, croisée sur le vieux quai de Sept-



Figure 8 : Bleuets électriques ; innimanan I [herbier et collage numérique].

Îles, nous informe que c’est la saison des bleuets, réputés pour abonder au pied des lignes d’Hydro-Québec (celles qui relient entre autres le complexe Manic-Outardes au poste Arnaud, où est ensuite redistribuée l’électricité aux différents postes urbains de la province ; Hydro-Québec, 2013, p.8). Au fil de la semaine, j’aperçois continuellement des voitures stationnées en bord de route et des silhouettes accroupies au pied des lignes, une chorégraphie de corps et de territoire à laquelle nous nous joignons éventuellement. Sous le bourdonnement des lignes, après quelques bouchées qui goutte autant le soleil et l’insecticide que

le sucre du fruit, je constate que la cueillette de bleuets est similaire à ce que j’ai fait ces dernières semaines dans ce territoire. La cueillette est certainement plus savoureuse et exhaustive que celle de mon immersion dans cette archive territoriale, mais son entraînement de gestes et de collisions est similaire. Au fil des fruits et des traces, mon corps s’adapte, parfois de manière brusque, parfois délicate ; j’avance, guidé par l’intimité qui se dessine entre mes mains, le sable, le lichen, les plantes et les bourdonnements ; je cueille au rythme de désirs et des intuitions qui s’étendent par-

delà mon corps pour former des mondes de petites relations. Il n’y a pas meilleur an/archive que celle du bleuet, inniminan, qui s’empare assidûment des terres bourdonnantes.

Les bleuets  
repoussent

Incendies

Le peuple  
terres brûlées  
se régénère

fruit  
qui donne goût au verbe exister (Kanapé Fontaine, 2016)

Dans ce poème du recueil *Bleuets et abricots* de Natasha Kanapé Fontaine (2016), le bleuet est une forme certaine des futurs décoloniaux. Comme le souligne Joëlle Papillon dans son analyse du recueil, le réenracinement des corps dans le territoire par la cueillette y convoque une posture politique marquée de désirs et de plaisirs (2018, p.81-82), affects auxquels invitent également, je crois, une pratique de l’an/archive.

Dans cet essai, je me suis arrêté sur certains moments de cueillettes an/archivistiques dans le Nitassinan de Pessamit afin de suggérer que la notion d’archive territoriale repose sur des mécanismes de gouvernance coloniale, notamment des entreprises extractives et des infrastructures de maintien de ses régimes. Le travail d’une an/archive est donc non seulement de rendre visibles ces réseaux de pouvoir, mais de les détourner et de les embrouiller en y insufflant d’autres potentiels, comme ceux d’un monde de relations décoloniales et queer. J’ai trouvé dans les mots de Kanapé Fontaine et de Belcourt des aspirations similaires, celles des tentatives à s’accrocher au potentiel du plaisir et de la joie pour réinventer des mondes de corps, de territoires et d’archives. Si les reconfigurations drastiques du Nitassinan de Pessamit ont été motivées, à partir des années 1960, par le projet de bâtir une nouvelle nation via le déploiement d’infrastructures énergétiques et extractives massives, je souligne que ce projet s’est fait au détriment des vies par lequel se compose ce territoire. En écho, Belcourt : « A country is an argument against beauty [...] How to be alive outside the affective register of the state, inside something less structurally sound [...]? » (2020, p.137). Dans cet herbier, j’ai tenté d’inscrire des parcelles d’une beauté qui s’érige contre les inscriptions de l’état, qui se tend vers d’autres désirs.

### **Légende des figures**

[Figure 1 : Bouquet rouge ; \*epilobium angustifolium I\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 2 : Bouquet rouge ; \*epilobium angustifolium II\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 3 : Bouquet rouge ; \*epilobium angustifolium III\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 4 : Probablement du \*carex\* ; \*uipitakashk<sup>u</sup>\* ou \*matshi-mashkushu I\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 5 : Probablement du \*carex\* ; \*uipitakashk<sup>u</sup>\* ou \*matshi-mashkushu II\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 6 : \*Water forget-me-not\*; \*myosotif scorpiodes I\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figures 7 : \*Water forget-me-not\*; \*myosotif scorpiodes II\* \[herbier et collage numérique\].](#)

[Figure 8 : \*Bleuets électriques\* ; \*inniminan I\* \[herbier et collage numérique\].](#)

## Références

- Aimun-Mashinaikan Dictionnaire Innu. (S.D.). *Mashkushua mak uapikuna : Les Plantes* [Dictionnaire en ligne]. Innu-aimun.ca : language resources for Innu: Words. <https://dictionnaire.innu-aimun.ca/Words>
- Antane Kapesh, A., Fontaine, N., & Mailhot, J. (2019). *Eukuan nin matshi-manitu innushkueu / Je suis une maudite sauvagesse*. Mémoires d’encrier.
- Barney, D. (2017). Who We are and What We Do : Canada as a Pipeline Nation. Dans S. Wilson, A. Carlson, I. Szeman, & T. Kappozy (Éds.), *Petrocultures : Oil, Politics, Culture*. McGill-Queen’s University Press.
- Belcourt, B.-R. (2020). *A History of my Brief Body*. Hamish Hamilton : Penguin Random House Canada.
- Berlant, L. (2011). *Cruel Optimism*. Duke University Press.
- Berlant, L. (2016). The Commons : Infrastructures for Troubling Times. *Environment and Planning D: Society and Space*, 34 (3), 393- 419. <https://doi.org/10.1177/0263775816645989>
- Bignell, J. (1873). *Carnet 65 Rivières Manicouagan, Pentecôte, Trinité et Godbout* (E21, S60, SS2, P65). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec.
- Biro, A. (2013). River-Adaptiveness in a Globalized World. Dans A. G. Neimanis, C. Chen, & J. MacLeod (Éds.), *Thinking with Water* (p. 166- 184). McGill-Queen’s University Press.
- Boon, S., Butler, L., & Jefferies, D. (2018). *Autoethnography and Feminist Theory at the Water’s Edge : Unsettled Islands*. Springer International Publishing. <https://doi.org/10.1007/978-3-319-90829-8>
- Butler, J. (2015, novembre 16). Precariousness and Grievability—When Is Life Grievable? *Versobooks.com*. <https://www.versobooks.com/blogs/2339-judith-butler-precarioussness-and-grievability-when-is-life-grievable>

- Castonguay, S. (2017). Rivers, Industrial Cities, and Hinterland Production in Quebec in the Nineteenth and Twentieth Centuries. Dans M. Knoll, U. Lübken, & D. Schott (Éds.), *Rivers Lost, Rivers Regained Rethinking City-River Relations* (p. 25- 45). University of Pittsburgh Press.
- Colmenares, E. E., & Kamrass Morvay, J. (2019). Affective (An)Archive as Method. *Reconceptualizing Educational Research Methodology*, 2,3(2), 310- 329.
- Courval, L.-P. (1905). *Carnet 310 Rivière Manicouagan et aux Outardes et des portage qui les relient* (E21, S60, SS2, P310). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec.
- Cultures et Communications Québec. (2013). *Aménagement hydroélectrique Manic-5*. Répertoire du patrimoine culturel du Québec. <https://www.patrimoine-culturel.gouv.qc.ca/rpcq/detail.do?methode=consulter&id=191104&type=bi-en>
- D’Amours, J. W. (1891). *Carnet 176 Todnustock et des rivières Blanche, Bleue, des Îles, Noire, à la Baleine, Pistuanakanis tributaires de la Manicouagan* (E21, S60, SS2, P176). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec.
- Derrida, J. (1995). *Mal d’archive : Une impression freudienne*. Paris : Galilée.
- Desmeules, J.-C. (1889). *Carnet 168 Todnustock et branche est de la rivière Manicouagan* (E21, S60, SS2, P168). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec.
- Drolet, J.-P. (1962). *L’ancre curieux de marbre (la maison du grand esprit)*. Fonds Compagnie minière Québec Cartier — Archives nationales à Sept-Îles. <https://advitam.banq.qc.ca/notice/807264>
- Du Tremblay, G.-B. (1883). *Carnet M097 Manicouagan* (E21, S60, SS3, PM97). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec. <https://advitam.banq.qc.ca/notice/255269>
- Dufour, M. (2022, juin). *Un Plan de rhubarbe*. Google Maps. [shorturl.at/cijn8](https://shorturl.at/cijn8)

- Fleurs du Québec inc. (2022). *Myosotis scorpioides—Informations / Fleurs sauvage du Québec*. <http://www.fleursduquebec.com/encyclopedie/1855-myosotis-scorpioide.html>
- Flore du Québec. (2006) *Épilobe à feuilles étroites [Chamaenerion angustifolium]*. <http://floreduquebec.ca/chamaenerion-angustifolium>
- Fonds Compagnie minière Québec Cartier. (1959). N.D. (SS1) [Photographie diapositive couleur]. Gagnon, ville. <https://advitam.banq.qc.ca/notice/807108>
- Foucault, M. (1969). *L’Archéologie du savoir*. Gallimard.
- Gagnon, J., & Desbiens, C. (2018). Mapping Memories in a Flooded Landscape : A Place Reenactment Project in Pessamit (Quebec). *Emotion, Space and Society*, 27, 39- 51. <https://doi.org/10.1016/j.emospa.2017.11.001>
- Gagnon, J., Desbiens, C., & Kanapé, É. (2022). A River of Names : The Multiple Voices of an Innu Riverscape. *River Research and Applications*, 38 (3), 412- 421. <https://doi.org/10.1002/rra.3876>
- Gómez-Barris, M. (2017). *The Extractive Zone : Social Ecologies and Decolonial Perspectives*. Duke University Press.
- Halberstam, J. (2020). *Wild Things : The Disorder of Desire*. Duke University Press. <https://doi.org/10.1215/9781478012627>
- Haraway, D. (2012). « Promesses des monstres : Politiques régénératives pour d’autres impropres / inapproprié. e. s. Dans *Penser avec Donna Haraway*. PUF.
- Hernandez, Robb. (2015). Drawn from the Scraps : The Finding AIDS of Mundo Meza. *Radical History Review*, 2015 (122), 70- 88. <https://doi.org/10.1215/01636545-2849540>
- Hunt, S., & Holmes, C. (2015). Everyday Decolonization : Living a Decolonizing Queer Politics. *Journal of Lesbian Studies*, 19 (2), 154- 172. <https://doi.org/10.1080/10894160.2015.970975>

- Hydro-Québec TranSénergie. (2013). *Synthèse des connaissances environnementales pour les lignes et les postes • 1973-2013 Intégration harmonieuse des postes*. Hydro-Québec. [https://www.hydroquebec.com/data/developpement-durable/pdf/10\\_IntegrationHarmonieusePostes.pdf](https://www.hydroquebec.com/data/developpement-durable/pdf/10_IntegrationHarmonieusePostes.pdf)
- Ingold, T. (2000). *The Perception of the Environment : Essays on Livelihood, Dwelling & Skill*. Routledge. <https://www.taylorfrancis.com/books/9781134585663>
- Joffre-Eichhorn, H. J. (2019). The Memory Box-Initiative : Nonextractivist Research Methodologies and the Struggle for an Architecture of Remembrance in Kabul, Afghanistan. *Cultural Studies ↔ Critical Methodologies*, 0 (0), 1- 16.
- Kanapé Fontaine, N. (2016). *Bleuets et abricots*. Mémoire d’encrier.
- Krämer, S. (2015). *Medium, Messenger, Transmission: An Approach to Media Philosophy*. Amsterdam University Press.
- Krause, F. (2016). Rivers, Borders, and the Flows of the Landscape. Dans A. Kannikeamp & M. Tasa (Éds.), *The Dynamics of Cultural Borders. Approaches to Culture Theory* (p. 24- 45). University of Tartu Press.
- Larkin, B. (2013). The Politics and Poetics of Infrastructure. *Annual Review of Anthropology*, 42 (1), 327- 343. <https://doi.org/10.1146/annurev-anthro-092412-155522>
- Leigh Star, S. (1999). The Ethnography of Infrastructure. *American Behavioral Scientist*, 43 (3), 377- 391. <https://doi.org/10.1177/00027649921955326>
- Lyons, K. (2018). Rivers Have Memory : The (Im) possibility of Floods and Histories of Urban De-and Reconstruction in the Andean-Amazonian Foothills. *City & Society*, 30 (3), N.D. <https://doi.org/10.1111/ciso.12191>
- N.D. (S.D.). *Ville de Gagnon* (Rives du lac Barbel, Panneau d’information). N.D.
- Neimanis, A. G. (2014). HydroFeminism : Or On Becoming a Body of Water. Dans H. D. Gunkel, C. Nigianni, & F. D. Soderback (Éds.), *Undutiful Daughters : New Directions in Feminist Thought and Practice*. (p. 85- 98). Palgrave Macmillan.

- Papillon, J. (2019). Bleuets et abricots : La femme-territoire de Natasha Kanapé Fontaine. *Études littéraires*, 48 (3), 79-95. <https://doi.org/10.7202/1061861ar>
- Parikka, J. (2015). *A Geology of Media*. University of Minnesota Press.
- Perron, D. (2006). *Le Nouveau Roman de l’énergie nationale : Analyse des discours promotionnels d’Hydro-Québec de 1964 à 1997*. University of Calgary Press.
- Rinfret, G. (1913). *Comté de Saguenay* [Map]. Département des Terres et des Forêts du Québec ; Bibliothèque et archives nationales du Québec.
- Ruiz, R. (2021). *Slow Disturbance : Infrastructural Mediation on the Settler Colonial Resource Frontier*. Duke University Press.
- Santos, B. de S. (2018). *The End of the Cognitive Empire : The Coming of Age of Epistemologies of the South*. Duke University Press.
- Spice, A. (2018). Fighting Invasive Infrastructures : Indigenous Relations Against Pipelines. *Environ. Soc. Adv. Res. Environment and Society: Advances in Research*, 9 (1), 40- 56.
- Stein, L. (1891). *Carnet 221 Rivière Manicouagan et lac aux Perchaudes* (E21, S60, SS2, P221). Fonds Ministère des Terres et Forêts — Archives nationales à Québec. <https://advitam.banq.qc.ca/notice/255269>
- Thain, A. (2018). Anarchival Impulses : A performance Theory of Media. *Public*, 29(57), 27- 35.
- Van Wyck, P. C. (2010). *The Highway of the Atom*. McGill-Queen’s University Press.
- Wilson, S. (2018). Energy Imaginaries : Feminist and Decolonial Futures. Dans B. R. Bellamy & J. Diamanti (Éds.), *Materialism and the Critique of Energy* (p. 377- 412). MCM Publishing.
- Wolfe, P. (2006). Settler Colonialism and the Elimination of the Native. *Journal of Genocide Research*, 8 (4), 387- 409. <https://doi.org/10.1080/14623520601056240>

Alain – L’herbier an/archive :  
Réflexions sur l’immersion d’une archive territoriale

Young, L. C. (2017). Innis’s Infrastructure : Dirt, Beavers, and Documents in Material Media Theory. *Cultural Politics*, 13 (2), 227- 249.